



## Les aumôniers de troupes pendant les campagnes du Canada sous le régime français

Olivier Maurault, P.A. P.S.S.

Numéro 30, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079697ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079697ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1965). Les aumôniers de troupes pendant les campagnes du Canada sous le régime français. *Les Cahiers des Dix*, (30), 9–17.  
<https://doi.org/10.7202/1079697ar>

# Les aumôniers de troupes pendant les campagnes du Canada sous le régime français <sup>1</sup>

Par OLIVIER MAURAUULT, P.A., P.S.S.

On peut se demander à quelle époque apparurent les aumôniers au sein des troupes françaises. Jusqu'à ce que des recherches plus profondes nous aient détrompés, il faut attribuer au cardinal Richelieu leur introduction, avec celles des ambulanciers et des chirurgiens, quand il réforma l'armée, après 1624 et avant 1642. Il semble aussi acquis que cette charge ait été dévolue aux Pères Récollets, du moins en temps de paix. Rien d'étonnant à cela, quand on songe que le Père Joseph, l'« Eminence grise », était de la famille de saint François.

Reste à savoir si en France c'était la cour, ou l'épiscopat ou l'armée elle-même qui présidait au choix des aumôniers et leur conférait officiellement leurs pouvoirs.

Les historiens du Canada réfèrent très souvent, dans leurs récits de guerre, à des aumôniers, les uns nommés par Paris, d'autres par l'évêque de Québec, d'autres enfin par les supérieurs de communautés : Récollets, Jésuites, Sulpiciens, Prêtres des Missions Etrangères.

Il faut aussi distinguer entre les aumôniers qui accompagnaient les détachements de la Marine (l'armée française proprement dite), et ceux qui étaient attachés à la milice canadienne ou aux Indiens alliés. Autre distinction : aumôniers résidant dans les forts, aumôniers accompagnant les troupes dans leurs opérations. Ajoutons les aumôniers navals.

Bien que le régiment de Carignan fût arrivé au Canada en 1665 et y séjourna jusqu'en 1668, ce n'est qu'en 1683 qu'une garnison permanente s'y établit. C'étaient des compagnies franches de la Marine. Nous n'avons de renseignements sur leurs aumôniers qu'à partir de 1687. Mais nous savons qu'il y eut des aumôniers militaires, bien avant ce temps.

---

1. L'auteur remercie les RR. PP. Archange Godbout et Conrad Morin, O.F.M., et Gérard Malchelosse pour les précieux renseignements qu'ils lui ont transmis.

Aucune étude d'ensemble, que nous sachions, n'a été publiée jusqu'ici. Quelques articles ont paru sur les aumôniers récollets ou sulpiciens. Des dictionnaires ou des ouvrages historiques mentionnent des aumôniers jésuites. C'est à ces sources que nous puiserons pour faire notre tableau.



Commençons par les plus anciens missionnaires du Canada, les Récollets. En France, les garnisons relevaient du roi; il convenait que les forts des colonies en relèvent aussi. Or, les Récollets assuraient l'aumônerie des garnisons françaises; ils assurent de même celle des forts du Canada, notamment des forts du Richelieu. On sait que le Richelieu, d'abord connu sous le nom de rivière des Iroquois, relie le lac Champlain, maintenant en territoire américain, au Saint-Laurent, entre Québec et Montréal. Il y eut cinq forts sur les rives de cette rivière : Sorel, Chambly, Sainte-Thérèse, Saint-Jean, Sainte-Anne de l'île La Motte<sup>2</sup>, et un sixième au fond du lac Champlain, à la Pointe-de-la-Chevelure, le fort Saint-Frédéric<sup>3</sup>. Trente-huit Récollets au moins, dont vingt-sept nés en France, dix au Canada, un en Acadie, y exercèrent leur ministère d'aumôniers du roi. Ces aumôniers du roi étaient cependant désignés par l'évêque de Québec, au moins à certaines époques, car on sait que Mgr de Saint-Vallier en nomma quatorze en 1692. Aumôniers des garnisons, ne l'étaient-ils pas en même temps des armées en guerre? Car les forts que nous avons énumérés jalonnaient la route d'invasion, d'abord des Iroquois, puis des Anglais et des Américains, vers la Nouvelle-France.

Il serait évidemment fastidieux de donner ici des fragments de biographie des aumôniers du Richelieu. C'étaient des hommes courageux. On imagine en effet sans peine la vie pénible que menaient ces religieux, au milieu de petits groupes d'hommes, isolés au sein des bois, privés de confort et de toute joie familiale. Ils célébraient la messe, prêchaient, confessaient, assistaient les mourants; ils remplissaient aussi l'office de notaires.

2. Sur ces forts voir Gérard Malchelosse, *Les Forts du Richelieu*.

3. Voir Pierre-Georges Roy, *Hommes et Choses du fort Saint-Frédéric*. (Éditions des Dix).

D'autres forts que ceux du Richelieu eurent des Récollets comme aumôniers: ainsi Détroit, Niagara, Frontenac (Kingston), Duquesne (Pittsburgh), Rivière-aux-Boeufs, Kaskaskia, Fort de Chartres, Jemsek et Port-Royal (Annapolis), l'Ile Saint-Jean (Ile du Prince-Edouard) et le Cap-Breton.

Plusieurs Récollets suivirent les régiments en campagne: le Père Etienne était aumônier de la compagnie de M. de Saint-Ours, le 8 juillet 1759, le Père Félix de Berey, de la compagnie de M. de Verchères, le 29 février 1760, le Père Alexis Feret Du Buron, de la compagnie du Cap-Santé, le 8 février 1759, le Père Ambroise Rouillard, du détachement de Restigouche, le 26 juillet 1760. Les Pères Barras et Anheiser firent la campagne de la Belle-Rivière (Ohio), en 1754. Le Père de Berey était présent à la bataille de Carillon, en 1758.

Le Père de Crespel avait été en 1728 aumônier du parti que M. de Ligneris, major des Trois-Rivières, conduisait contre les Renards. Ce détachement comprenait quatre cents soldats et miliciens dont le Père avait la charge; les Indiens qui les accompagnaient avaient pour aumônier M. Béret, prêtre séculier, et le Père de la Bretonnière, Jésuite.

Certains Pères — les Pères de Berey, Duvau, Floque, Labrie, Lutau, Ponceau, — portaient le titre d'aumôniers navals; d'autres accompagnaient les explorateurs, ainsi les Pères Membré, Duchesne, La Ribourde, ce dernier martyrisé par les Indiens en 1680, et Anastase Douai, qui assista Cavalier de la Salle à ses derniers moments et l'inhuma.

Les Jésuites suivirent de près les Récollets, mais en moins grand nombre. Il faut dire que plusieurs refusèrent l'aumônerie des troupes afin de ne point nuire à l'évangélisation des tribus indiennes dont ils avaient la charge. Signalons cependant ceux d'entre eux qui l'acceptèrent.

Le Père Pierre Raffeix, né à Clermont en 1633, était missionnaire chez les Onneyouts en 1666 lorsque M. de Tracy attaqua les Agniers. Sur la « demande du général en chef », il suivit les troupes en qualité d'aumônier. Il reprit ensuite son ministère ordinaire et mourut à Québec, en 1704.

Le Père Albanel, né lui aussi en Auvergne et arrivé au pays en 1649, fut, comme le Père Raffeix, demandé par M. de Tracy comme aumônier des troupes en 1666. Redevenu libre en 1667, il reprit ses mis-

sions chez les Indiens et explora par terre les territoires de la baie d'Hudson. Il s'éteignit au Sault Sainte-Marie en 1696.

Le Père Dalmas, un Tourangeau, vint au Canada en 1671. Vingt ans plus tard, on le trouve à Albany, sur les rives de la baie d'Hudson. Il y est aumônier d'une garnison qui se compose d'un commandant, de quatre soldats, d'un chirurgien, et d'un armurier. Il fut tué par un de ses compagnons devenu fou, en 1693.

Le Père Antoine Silvy, né à Aix en Provence en 1638 et débarqué à Québec en 1673, fut d'abord appliqué aux missions algonquines de Michillimakinac en 1674, puis aux missions montagnaises de Tadoussac en 1678. Il fit, en 1684, à la baie d'Hudson, avec MM. de la Martinière et Allemand, un premier voyage dont il a laissé un journal. En 1686, on « l'attacha comme aumônier » au parti de guerre que commandait le chevalier de Troyes à la baie d'Hudson. Il demeura à Albany jusqu'en 1691. Rentré à Québec, où il remplit plusieurs postes: ceux de professeur, ministre, père spirituel, consultant, il y mourut en 1711.

Le Père Silvy a écrit, outre le journal de l'expédition de 1684, des Catéchismes, et la *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale*, composée de quatre-vingts lettres très courtes.

Enfin le Père Pierre-Gabriel Marest, né en 1662 et débarqué en Nouvelle-France en 1694, est désigné « par son Supérieur » comme aumônier de bord et compagnon de Pierre Le Moyne d'Iberville se rendant à la baie d'Hudson. A la rivière Nelson, on déloge des Anglais, le 14 octobre 1694. D'Iberville y séjourne jusqu'en septembre 1695. Le missionnaire demeure au fort avec quatre-vingts hommes de garnison. Mais en septembre 1696, les Anglais reviennent, reprennent la place, emmènent la garnison en Angleterre, l'y internent quatre mois et finalement la transportent en France. Le Père Marest revint cependant au Canada en 1698, se rendit à Kaskaskia des Illinois et mourut en 1714.

Nous avons déjà signalé le Père de la Bretonnière, qui fut aumônier des Indiens en campagne. Il faut aussi nommer le Père Senat, aumônier des Sauvages et des Canadiens du parti de M. d'Artaguette, et non pas des troupes régulières, qui fut brûlé par les Chicachas, en 1736, à la porte de leur village. Mais il semble bien que le Père Vitry, pour sa part, agît vraiment comme aumônier des troupes, en 1738, 1739 et 1740, dans la guerre contre les Chicachas. Rappelons ici que, dans ces deux derniers cas, les hostilités avaient lieu en Louisiane.

Un autre Jésuite entre dans la catégorie des aumôniers de guerre qui n'étaient pas attachés à l'armée régulière. Le Père Enjalran, supérieur des missions outaouaises, avait tenu à suivre ses Sauvages, lors de l'expédition contre les Iroquois par M. de Denonville, en 1687. L'expédition fut manquée et le Père Enjalran y fut dangereusement blessé.

A la fin du régime français apparut un des hommes les plus bizarres dont fasse mention l'histoire du Canada.<sup>4</sup> Pierre Roubaud, né à Avignon et mort en Angleterre, avait été Jésuite un certain temps. Il vint au Canada en 1742 et évangélisa les Abénakis de Saint-François-du-Lac. En 1757, il devint aumônier de ces Sauvages lorsqu'ils prêtèrent mainforte à Montcalm, au cours de la campagne faite sur les bords des lacs Champlain et Saint-Sacrement (George).

Les Prêtres des Missions Etrangères qui avaient la charge du Séminaire de Québec ne fournirent d'aumôniers qu'aux hôpitaux durant le siège de 1759.

Quant aux prêtres formés par le Séminaire du Saint-Esprit de Paris, — il y en eut vingt-deux qui exercèrent leur ministère aux îles Saint-Pierre et Miquelon, ou furent professeurs et curés dans la région de Québec, ou qui missionnèrent en Acadie, on ne voit pas qu'ils aient assumé l'aumônerie des troupes régulières. L'illustre abbé Le Loutre en particulier s'occupait surtout des Indiens Micmacs. Au témoignage de Robert Rumilly, dans son *Histoire des Acadiens*, « L'abbé Le Loutre, quasiment chef des Micmacs en même temps que chef d'une colonie française, est un type formidable ».

Les Sulpiciens, gens peu belliqueux par tradition, arrivés à Ville-Marie (Montréal) en 1657, durent pourtant très tôt s'occuper des troupes. Nous avons raconté leurs prouesses dans une étude intitulée *Quand Saint-Sulpice allait en guerre*<sup>5</sup>. Mais parmi les Sulpiciens, comme parmi les autres missionnaires, il faut distinguer les aumôniers des garnisons de forts, les aumôniers des troupes indiennes et les aumôniers de l'armée régulière.

M. François Dollier de Casson, ancien capitaine de dragons, qui dans sa jeunesse avait servi sous Turenne, à la demande du gouverneur de Tracy et nommé par son supérieur, fit une première campagne contre les Agniers, en 1666, avec les miliciens de Montréal, puis alla passer

---

4. cf. Collection Northcliffe, p. 293.

5. Dans *Les Cahiers des Dix*, No 5, 1940.

l'hiver au fort Sainte-Anne de l'île La Motte à l'entrée du lac Champlain, en qualité d'aumônier de la garnison. Il a lui-même raconté avec humour, dans son *Histoire du Mont-Réal*, ce qui lui arriva au cours de ces mois de misère. Sur soixante soldats, quarante souffraient du scorbut ou mal de terre. L'aumônier, légèrement atteint lui aussi, s'en tira à force d'exercices physiques, « ce qui l'aurait fait prendre pour un fou si on l'avait vu ». Au mépris de la « casuistique », comme il dit plaisamment, il récitait son bréviaire dehors, à la course. Cela valait mieux que de le dire dans sa chambre « un bouge si étroit, si petit et si noir que le soleil n'y entra peut-être jamais et d'un si bas étage qu'il ne put s'y tenir debout ».

Il accompagna probablement le gouverneur La Barre, en 1684, dans une expédition contre les Iroquois, au sud du lac Ontario; et il fut sûrement de la partie lorsque le gouverneur Denonville, au printemps de 1687, alla châtier les Tsonnontouans, toujours au sud du lac Ontario où se trouvaient les Cinq-Cantons iroquois. M. Dollier de Casson était alors supérieur du Séminaire Saint-Sulpice à Montréal, constructeur d'église, urbaniste, et quoi encore ? mais il avait cédé aux instances du gouverneur.

Pendant cette dernière campagne, un autre Sulpicien alla à la guerre, mais comme aumônier des Indiens christianisés, qu'il avait établis en bourgade sédentaire, au flanc du Mont-Royal. M. François Vachon de Belmont était celui-là. Homme de bonne famille, qui avait été page de la reine, cultivé, artiste, il avait son franc parler. Il aurait dit que la guerre des Tsonnontouans « n'avait pas été aussi avantageuse qu'on l'aurait désiré ». D'autres Sulpiciens le pensaient aussi. Si bien que le gouverneur attribua au Séminaire son rappel en France.

Le nouveau gouverneur, le comte de Frontenac, dut faire face à plusieurs invasions anglo-iroquoises, en 1691 et en 1693. M. Vachon de Belmont est encore de la partie avec ses Sauvages. Il est alors secondé par un autre de ses confrères, M. Robert-Michel Gay. Celui-ci, « d'une puissante stature, brave, dur à lui-même, accompagna ses Sauvages dans leurs expéditions guerrières et demeura pour eux un modèle de courage et de piété ». Il faisait l'étonnement de ses confrères. M. Gay, né à Autun, était arrivé au Canada en 1688. De 1690 à 1724, il se consacra aux Indiens et mourut en 1725.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre Le Moyne d'Iberville harcelait les Anglais en Acadie, à Terre-Neuve et à la baie d'Hudson. Le ministre Pontchartrain nomma M. Jean Beaudouin, un Nantais, aumônier de ses vaisseaux. Nous verrons qu'il fut plus que cela. M. Beaudouin était Sulpicien et avait été missionnaire en Acadie depuis 1668. En 1692, il avait accompagné les Abénakis dans leur campagne contre le fort Wells, en Nouvelle-Angleterre. Avec d'Iberville, en 1696, il se joignit encore aux Indiens pour détruire le fort Pemaquid, puis s'embarqua avec les miliciens pour Terre-Neuve. Il a raconté lui-même<sup>6</sup> cette extraordinaire expédition qui dura près d'un an. Il a un très vif attachement à son chef et beaucoup d'admiration pour les Canadiens dont il était l'aumônier en titre. Il nous les montre fabriquant des raquettes et parcourant des lieues et des lieues par des temps impossibles; de vraies diables à l'assaut et pourtant très cléments avec leurs prisonniers. Avant la bataille, ils reçoivent l'absolution, puis jettent à terre leur « paquet » et foncent sur l'ennemi. Il rend d'eux ce témoignage « que la plupart de nos gens avaient la crainte de Dieu ».

D'Iberville fit sept cents prisonniers qu'il confia au gouverneur de Brouillan et s'embarqua pour la baie d'Hudson. La nouvelle expédition eut pour aumônier M. Fitz-Maurice, qui n'apparaît pas dans le catalogue des Sulpiciens. Quant à M. Beaudouin, il retourna à Beaubassin, en Acadie, et y mourut l'année suivante.

Il faut attendre un demi-siècle pour retrouver des Sulpiciens sur les champs de bataille. Ils n'avaient pas cessé d'évangéliser les Algonquins, les Nipissingues et même les Iroquois, à Kenté (lac Ontario), à l'île aux Tourtes (au confluent du Saint-Laurent et de l'Outaouais), surtout au Fort de la Montagne de Montréal, au Sault-au-Récollet et à Oka. Et quand ses ouailles étaient requises d'aller en guerre, il les accompagnait. C'est ainsi que M. François Picquet, né à Bourg en Bresse, sera aumônier des Sauvages, lors d'un raid mené en Nouvelle-Angleterre, à Deerfield, en 1745; M. Elie Deperet, un Limousin, fera partie d'une expédition contre la Nouvelle-York, en 1746. Il était présent en Louisiane, en qualité d'aumônier, lorsque le gouverneur Le Moyne de Bienville demanda du renfort au Canada en 1738.

---

6. "Journal de voyage que j'ai fait avec M. d'Iberville, capitaine de frégate, de France en Acadie et de l'Acadie en l'isle de Terre-Neuve. Du 26 juin 1696 jusqu'en mai 1697".



Quand éclata la fatale guerre de Sept-Ans, tout ce qu'il y avait d'aumôniers au pays fut réquisitionné. Aux deux que nous venons de nommer nous devons joindre M. Jean-Claude Mathevet, né à Viviers, M. Jean-Pierre Davaux Besson de la Garde, de Viviers également, M. François-Auguste Magon de Terlaye, natif de Saint-Malo, « le chevalier Terlaye » ainsi que le nommait Bougainville à cause de son humeur guerrière. Ils furent présents à maints engagements.

Mais le plus remarquable d'entre eux fut certainement M. Picquet, sur qui nous devons revenir, car ayant obtenu en France le titre de « missionnaire du Roy » et au Canada celui de « patriarche des Cinq Nations », il fut beaucoup plus qu'un aumônier d'Indiens. De fait, en 1758, lors de notre victoire de Carillon (Ticondéroga), le gouverneur Vaudreuil l'avait nommé aumônier en chef du corps expéditionnaire.

Il avait déjà tenu ce rôle en 1756, lors de l'expédition aux forts Bull et William; il avait avec lui 15 officiers, 83 soldats, 166 Canadiens, 103 Indiens, et en 1757, au fort George, il s'était installé avec M. Mathevet et le Père Roubaud à l'hôpital de campagne « afin d'être plus à la portée d'offrir les secours de leur saint ministère aux blessés et aux mourants ». Enfin, en juillet 1758, il était à Carillon, sous les ordres de Montcalm. Avant l'engagement qui devait être pour nous une éclatante victoire, il fit la courte exhortation suivante: « Enfants, animez-vous au combat. Ayez confiance! le Bon Dieu et sa divine Mère vous protègent ». Puis il donna une absolution générale à ces braves dont plusieurs allaient mourir. Les blessés furent nombreux. M. Picquet se tint auprès d'eux à l'hôpital de campagne. Le 21 août, Montcalm organisa une fête. M. Picquet bénit une grande croix sur le plateau de Carillon. Deux poteaux portaient des inscriptions. Montcalm rédigea la première, M. Picquet la seconde, que voici. « Vous n'irez pas plus loin, Anglais, qui étant sept contre un, avez été taillés en pièces, vaincus, mis en déroute par les Français le 2 juillet 1758 ».

Malheureusement, les Anglais allèrent plus loin, l'année suivante, à Québec. M. Picquet n'y était pas, ni à la bataille de Sainte-Foy qui fut une revanche de l'honneur. Mais le jour de capitulation de Montréal, en 1760, M. Picquet prit la route de France, en passant par le Mississipi et la Louisiane. Il atteignit Bourg en Bresse dans le courant de 1763, y devint aumônier des Visitandines, et s'éteignit en 1781.

La France chrétienne, on le voit, tenait donc à assurer à ses soldats les secours de la religion. A ses navires, à ses expéditions de découverte, à ses forts isolés dans la forêt, à ses garnisons dans les villes, à ses armées rangées en bataille, comme aux milices canadiennes et aux tribus alliées, elle attachait des aumôniers. Que l'activité de ces derniers dépassât le cadre précis de leurs attributions, cela était inévitable, et il est parfois difficile de le démêler. L'important c'était que des prêtres fussent là, et ils y étaient.

*olivier maurault, p.s.s.*